

UN ROMAN POUR L'HISTOIRE ET POUR LA VIE

**LA
BOÎTE
À
LIVRES**

ROMAN

ADEL MOSTEFAÏ



Adel Mostefai

La Boîte à livres

© Adel Mostefai, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5154-5

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Malika, l'unique univers qui m'inspirait, ses mots et ses armes ;
À celle qui m'avait enseigné la vie*

« J'ai toujours su que je serai ici, debout devant toi à chaque fois ou j'aurai besoin de l'être, j'ai toujours su que je reviendrai un jour dans ces rues pour raconter ton histoire, notre histoire à nous. Ce sont des paroles qui s'envoleront avec un grand amour pour les moments gravés dans ma mémoire, dans ma vie dont tu étais l'unique inspiration malgré les années qui nous séparaient, malgré les buées qui nous entouraient. L'aventure, que tu voulais tellement continuer, s'achève en ce moment, après mon retour de la ville du bonheur. Je voudrais tellement te dire mon sentiment, nos sentiments à nous trois après l'avoir vu pour la première fois mais le destin a choisi autrement. Ton amour pour les livres ne devrait pas cesser dans l'autre monde, là-bas ou tu es. »

Younès.

Cimetière de Sour el Ghozlane ; le 5 novembre 1999.

Le premier manuscrit

1

« *L'homme au bonnet gris* »

Je me souviens encore de cette matinée du mois de mars où je prenais place pour le énième fois dans mon coin habituel du café “*le Bon Coin*”, en plein cœur d'une *Aumale* restée prisonnière du passé. On était dans les premiers jours du printemps mais, le ciel gris annonçait une tempête qui ne tarderait pas à évacuer le peu d'âmes qui circulaient aux deux extrémités de la route principale de la ville. J'ai pris une chaise près de l'unique fenêtre du café où je passais la plupart de mon temps à ignorer les gens autour de moi et où je commandais mon café au lait sans rien dire car, étant un habitué des lieux et du décor, on le préparait dès que j'eus franchi la porte.

— Voilà votre café au lait habituel. Me prévint le serveur à la tête déplumée d'une voix humide.

Peu avant la guerre civile qui déchira tout un peuple, j'avais décroché un diplôme de traduction à la faculté centrale d'*Alger*, où je vis toute une société se cacher derrière des foulards et des hommes barbus qui envahissaient les rues à l'architecture coloniale, qui donnaient à la capitale une blancheur inégalée en reflétant des décennies durant, les visages de ceux qui la fréquentaient y compris le mien, resté attaché quelque part aux vitrines des librairies et des bibliothèques où je passais habituellement mon temps loin des voix et des bruits. On m'avait appris durant mes études à l'université que les livres étaient porteurs d'âmes, si bien celles de leurs auteurs comme celles de leurs lecteurs. De retour à ma ville, je croisais les mêmes visages dans ces rues coloniales dont les murs vieillissaient aussi vite que les traits des gens qui y habitaient. J'avais pris ma première gorgée de café dès la disparition du serveur. Puis, en sortant mon carnet et mon livre, j'aperçus des jeunes, pleins d'énergie, de l'autre côté de la ruelle étroite qui

portait le nom d'une icône incontestable de l'histoire de ce pays. Ils étaient trois ou quatre, je n'eus rien de plus pressé que de vouloir les admirer dans leur tâche. Ils semblaient donner vie à une installation en bois, avec deux portes vitrées portant une écriture que je ne pus déchiffrer de ma place. C'était ma ville natale, je connaissais ses moindres recoins.

Je sortis donc mon carnet et mon livre comme chaque fois pour lire ce que j'avais écrit la veille, pour passer le temps. J'avais l'habitude de traduire des livres méconnus puis de leur donner une nouvelle vie à travers des histoires que j'inventais pour donner un nouveau souffle à l'âme qu'ils portaient, souvent raturés par des inconnus qui avaient de la peine à offrir une éternité à leurs œuvres. Je n'avais rien d'autre à faire depuis des années à part la lecture qui injectait dans mes veines une chaleur défendant mon seul et unique désir de rester loin des yeux et des visages.

Quelques jours avant ce samedi, j'avais eu entre les mains un livre de *Vincent Strauss*, acquis depuis longtemps à quelques sous, d'un vendeur de trottoir qui ne voyait pas l'utilité de le garder sous la fumée des voitures neuves frôlant la route. Il me l'offrit en guise d'une générosité qu'il trouvait extrêmement rare. Il faut dire que j'avais payé le double, faute de monnaie, pour un autre livre. Je ne le retrouvai qu'après avoir été déchu accidentellement d'un coin de paradis où je maintenais mes livres en un parfait désordre, éparpillés comme des bâisses en papier en attente d'être délivrées. Je l'avais oublié comme j'avais oublié la couleur des murs de ma chambre de seize mètres carrés, dont le noir ne pouvait y échapper. Nous partagions sans doute, *Vincent* et moi, un bloc interminable de temps dont nous ne sûmes échapper qu'à travers les mots qui m'unissaient à des âmes inconnues venues des quatre coins du globe. Ce fut l'unique passion qui persistait en moi depuis mes années d'étudiant dans une ville morte et jaunie d'angoisse et de décomposition. *Vincent* fut l'écrivain dont personne ne se souviendrait et dont la réputation qui collait à son crâne chauve révélait un ivrogne mort dans une maison close peu avant la première guerre en Europe. Les chefs de la maison d'édition *Wiener Werkstätten* trouvèrent bon son écrit que pour en faire des pattes vierges, prêtes à accueillir de nouvelles histoires, plus rentables pour leur commerce. J'ignorais les raisons de son probable suicide, mais en contemplant le livre sur ma table, je crus l'avoir connu ; son histoire me captivait peu ; mais les mots entre les lignes m'attiraient inévitablement vers ses derniers regards dans une pièce du troisième dont l'unique fenêtre laissait passer à peine les premières lueurs venues de la *Komzackgasse* pour la dernière fois. Ce

que je devais faire fut, à ma méthode, de rendre hommage à l'âme éteinte dans une maison close quelque part en Europe.

C'était mon travail au café, de lire mes traductions qui faisaient naître en ses semblables une plante reverdie par un exploit dont j'étais le seul à pouvoir savourer. *Vincent* et d'autres me suivirent au quotidien, réparti entre mon abri au café du centre-ville et les murs d'une maison hantée, à quelques rues à peine de cette nouvelle structure en bois qui revint dans mon champ de vision au moment où les trois jeunes scouts se fendirent délicatement dans une foule de plus en plus nombreuse. La nouvelle boiserie faisait face au jardin de l'hôtel de ville où les arbres qui touchaient le ciel gris semblaient être plus vieux et plus attachés à cette terre que nombreux de ses locataires. La foule était constituée en grande partie de paysans, de retraités et de faux combattants de la guerre de libération qui vieillissaient moins vite que la première maison en béton de la ville, celle d'un Duc, venu d'*Orléans* et qui se trouvait de l'autre côté de la scène. La foule attendait un officiel de la commune. La scène ne suscita guère ma curiosité car, tôt ou tard, la foule en aura marre, le cliché sera pris et personne ne demandera plus jamais à quoi sert cette étrange installation en bois, surtout au moment où cette même foule fera cette queue interminable devant les boulangeries de la ville. Je jetai un dernier coup d'œil sur la foule avant de poursuivre la lecture de mes propres écrits, une sorte de traduction infidèle du roman '*Le pianiste de Vienne*' que j'avais posé entre le sucrier et le bout de cette table en bois sans me rendre compte que mon café au lait avait refroidi.

Cette année-là, le printemps a vu *Aumale* se couvrir d'un passage infini de nuages gris qui flottaient dans l'atmosphère telle une chaîne de montagnes assoiffée de pluie. La seule preuve de l'existence de *Vincent* que je tenais entre mes mains m'avait refroidi, autant que mon café au lait était abandonné. Je passai le temps qu'il fallait avant de quitter le coin et me mettre à ma tâche de l'après-midi. Après l'appel à la prière de midi, je rangeai mon carnet et mon livre dans mon sac à dos, sortis quelques pièces et les posai sur la table en laissant cette petite tasse blanche à fleurs, dont je n'avais bu que deux ou trois gorgées. Je posai chaque matin les deux pièces sans attendre la monnaie et sans me retourner vers le bonhomme déplumé qui, avec ses dents écartées et jaunies de toutes sortes de tabacs, m'appela une fois en demandant :

— Et la monnaie Monsieur ?

Je n'eus guère l'occasion d'échapper aux pensées qui déplaçaient mon esprit à

la cadence de mes pas vers un petit passage menant à la porte de sortie. Cependant, je me souviens qu'une fois, une seule fois, je lui répondis avec un geste de la main, sans même prononcer un mot, comme si j'économisais tous les termes et les expressions que j'ai appris tout au long de ma vie pour inventer des histoires que personne ne lira, en pensant qu'un geste de mon pouce accompagné d'un sourire expéditif qui s'évanouit aussitôt que je quittais les lieux, feraient amplement l'affaire. Je suis un homme quine trouve les meilleures paroles que dans son propre silence et si pour autant j'avais décidé de faire un métier qui m'emmènerait dans les coins les plus isolés de cette ville, c'est parce qu'il y a des choses qu'on ne peut voir que dans le noir et qu'il n'y a pas de paroles mortes ou d'écrits inconcevables, mais il y a des cerveaux engourdis. Je pointais le nez vers la lumière du jour et je marchais à l'inverse de la foule au bord d'un trottoir bardé de plaques de toutes sortes avant de trouver celle qui me correspondait et je m'arrêtai. Je pouvais savoir grâce à mes innombrables balades que l'heure, en état de marche, ramènerait l'autocar à temps et je pus même deviner quel chauffeur me conduirait à ma destination.

— Même sa peinture. Me suis-je dit.

L'autocar arriva à la lenteur d'une production nationale en déclenchant une fumée qui s'ajouta aux couleurs grises du ciel. Au moment où les portes s'ouvrirent, personne ne sortit, seul le visage du chauffeur me rattrapa avec un coup d'œil rapide comme s'il en eut marre de me revoir tous les jours à la même heure. J'atteignis l'autre bout de la carcasse mobile, sans distinguer les visages des vieilles qui chuchotaient. Je pris place du côté de la vitre et m'assis à ma place habituelle. Le vieux moteur dégageait un bruit encrassé qui fit bouger d'un seul coup le squelette aux roues dégonflées. Après quelques instants, j'aperçus encore une fois la foule séparée en deux. Au bout de l'allée qu'elle formait, je revis les trois mousquetaires qui défilaient devant la structure en bois en dissimulant sa nature. Un ruban tricolore s'en échappait et laissait entrevoir ce que c'était. Il flottait aux rythmes d'une musique patriotique qui surgissait des fenêtres de l'hôtel de ville. Je laissai passer le nouveau paysage en baissant le regard vers mon livre sans pouvoir me rappeler quand je l'avais sorti de sa cachette. Je vivais dans l'ombre. Une étroite allée menait à l'appartement qui servait autrefois de magasin de stockage de papier venu du Sud.

Ma modeste chambre était meublée d'un vieux lit en bois rouge dont les pieds perdirent l'équilibre à cause du nombre infini de papiers qui les encerclaient et

qui cachait les fenêtres et les murs. Le hall était presque vide, seul un vieux fauteuil le meublait. Je m'y endormais très souvent devant une fenêtre sur vue à une muraille haute d'une dizaine de mètres, ainsi qu'une table sur laquelle était posé un vase sans fleurs. Le hall séparait la chambre de ce qui faisait office de cuisine et d'un cabinet de toilettes microscopiques, sans douche, ni miroir. C'était tout. On pouvait entendre le grognement des tuyauteries et des canalisations par lesquelles pénétraient tous genres d'odeurs. Ce jour du mois de mars, je m'arrêtai à deux stations de mon logis. *Chaque jour, je fréquentais cette décente étroite qui, à partir de la rue de l'ancien campement de l'armée vers le centre-ville, constituait un décor journalier dont je connaissais chaque détail.* Je tardai à rejoindre ma demeure, car même si l'heure indiquait midi depuis peu, la journée serait déjà terminée pour moi lorsque je franchirai la porte de l'immeuble où j'habitais depuis longtemps déjà. À mon arrivée, je trouvai refuge dans mon fauteuil. Le sac à dos par terre et sans réfléchir à la suite, ni faire le moindre bruit, je m'endormis les chaussures aux pieds, tellement vite que même la paire de passereaux sur l'arbre en face de ma banquise n'avait pas senti ma présence. Je me levai trois heures après, je circulai entre ma chambre et la cuisine avec le "*Pianiste de Vienne*". Je lisais sans arrêt, je m'acharnai à faire une traduction, puis, une nouvelle histoire reproduite à ma façon, que je tapais sur mon vieux dactylographe, un *Silver Reed* orange. Ses touches disparaissaient lentement avec chaque rebond de mes doigts. Je sentais un plaisir inexplicable à transformer ma traduction en une nouvelle œuvre.

Une fois terminé, je posai les innombrables feuilles éparpillées comme des tours qui envahissaient les quatre remparts de la chambre et passais le reste du temps à les contempler comme un trophée d'écolier arrivant le premier dans sa toute première course à l'école. Je gondolais toujours avec *Vincent Strauss*, mais un autre titre. Je barrai le mot *Vienne* de ma traduction infidèle, je ne gardai que *Le pianiste* à mon œuvre. Personne ne la lira, mais comme un Dieu, j'insufflai une nouvelle âme, prise d'un inconnu pour lui offrir l'éternité. C'était une trinité absolue ; un livre, une paraphrase puis une nouvelle essence. Le soir, je repris ma capuche grise, mon sac, mes livres, mes carnets et mes stylos et je sortis faire un dernier tour en ville. Je passai par la même ruelle qui devenait à cette heure-ci une escalade, sous un ciel d'un noir entremêlé d'un gris impénétrable. Il refusait encore de laisser couler ses gouttes de pluies et réchauffer quelques instants encore, par sa bonté, les sans-abri et les chiens de nuit. Je profitai du calme qui régnait et me dirigeai vers le jardin du centre-ville. Je ne croisai dans mon